

La nouvelle du mois

Atelier d'écriture de nouvelles



Mars 2009

L'aimant littéraire

<http://www.cours-ecriture.org>

Contact

L'esprit livre, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



La nouvelle du mois

Avertissement

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de L'aimant littéraire et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

Sommaire

Atelier d'initiation

Autobiographie

- *Une rencontre décisive*, Marie-Françoise Bloch, Paris, Ile de France P. 4

Sentimental

- *La Surprise*, Attoura Bachir, Oran, Algérie P. 6

Autres

- *Le théorème d'Emile*, Vincent Dieppedalle, Treffiagat, Bretagne P. 11

- *Sur les hauteurs*, Sylvain, Savoie / Qatar P. 17

Atelier de formation

Autobiographie

- *Bertile*, Servanne Pierre, Guadeloupe P. 26

- *La naissance du papillon*, Muriel Rousseau, Soissons, Picardie P. 30

Polar

- *Le tiroir*, Jocelyne Dupont, Lachine, Québec, Lachine P. 34

Autres

- *Le nouvel appartement*, Brigitte Guittard, Riom Es Montagnes, Cantal P. 38

- *Instant volé*, Sylvie Barret, Vivonne, La Vienne P. 40

- *La santé par les plantes*, Dominique Beck, La Champillonnière, Les Deux Sèvres P. 42

En savoir plus sur L'aimant littéraire

Une rencontre décisive

Marie-France Bloch

Elle

« Elle » est une enfant d'à peine dix ans, plutôt effacée. De celles qui souhaitent le plus souvent être invisibles. De santé fragile, elle s'est fait de la maladie l'alliée indispensable qui lui permet de s'isoler, de se cacher. Aussi n'a-t-elle que peu, voire pas d'amies de son âge, de ces bonnes copines avec lesquelles on passe de si bons moments à mettre « les autres » en pièces, et particulièrement « les autres masculins ». Non, Elle est souvent seule. En souffre-t-elle ? Il est probable qu'elle ne le sait pas elle-même, ne se posant pas la question.

Lui

« Elle » est la puînée d'une grande fratrie. Une fois de plus la voilà seule à la maison, alors que frères et sœurs, père et mère vaquent à leurs occupations, plongent au cœur de la vie. Elle s'évade dans un roman. En fond sonore, la radio, toujours branchée sur les mêmes ondes, choisies par les parents. Une musique, classique, plutôt agréable. Elle n'écoute pas vraiment. Et, brusquement, « Lui ». Il est là, il envahit l'espace. Sa voix est chaude, vibrante, grave, si prenante ! Elle est happée, enveloppée par cette voix. Bien sûr elle ne le voit pas, mais elle l'imagine. Il est beau, beau comme un dieu, un dieu bienveillant. Elle l'écoute, l'écoute ; il lui semble le comprendre. Et, brusquement, le silence. L'émission est terminée. Mais sa vie à elle a basculé. Elle le sait. Elle n'est plus seule. Elle va le retrouver, devenir son amie, ne plus le quitter. Oui, sa vie a basculé : elle sait, elle sait qui elle veut être !

La rencontre

« Elle » est anxieuse, timide. Mais sa voix, encore sa voix, la rassure aussitôt. La découverte l'un de l'autre est lente. La complicité tarde à s'établir. Elle lui offre tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est, mais il ne le lui rend pas toujours. C'est déroutant, souvent même douloureux. C'est vrai, ils ne sont pas toujours en harmonie. Il a ses humeurs, elle a ses lassitudes. Il leur arrive de se chercher sans se trouver ; il leur arrive même de se perdre. Jours noirs, jours de tourment. Mais après des heures de labeur, l'arc en ciel des retrouvailles est flamboyant. Le temps est leur meilleur allié. Peu à peu leur conversation s'enrichit, se pare de mille subtilités. Peu à peu les mots deviennent superflus ; ils dialoguent au delà des mots ; ils font naître une évidence que les yeux ne peuvent voir, une vérité qui ne peut être que rêvée. Son corps à elle se remplit de sa voix à lui ; il devient sa voix. Son cœur à elle palpite à son rythme à lui, ses muscles sont ses inflexions. Elle est tendue avec lui, souple avec lui. Elle est lui, il sait être elle.

Une vie

Les années passent et, entre ses mains à lui, la chrysalide est devenue papillon. Elle a pris son envol...

Elle prend de l'âge, lui non. Toujours plus grand, plus cher, plus inventif, son chant plus nuancé. « Elle » a sculpté son corps autour de lui. Ses mains, après une vie de caresses, en sont devenues noueuses, bien que terriblement habiles. Elle est heureuse...

Aujourd'hui, « Elle » est une vieille dame, mais sa flamme pour son ami n'a pas pris une ride. Elle est émerveillée en songeant à cette longue, longue complicité. Au soir de sa vie, Elle et Lui ne font plus qu'un. Elle sait que son âme va survivre dans sa voix et que siècles après siècles d'autres musiciens le feront encore chanter.

Quand le soir tombe, je suis paisible grâce à Toi, ...Toi,....Oh, Toi...mon violoncelle !

La surprise

Attoura Bachir

Elle ouvre la porte. Le vieux couple ne lui est pas inconnu. Ce sont les parents de Samir.
- Soyez les bienvenus ! Entrez ! Entrez !

Elle les invite à prendre place dans la vaste salle. Elle n'a pas nettoyé et embelli la pièce ce matin comme d'habitude ; une dispute matinale avec sa mère l'avait bouleversée. Sabrina commençait à se lasser des reproches répétés de ses parents ; le ténébreux avenir ne paraissait guère prêt à laisser passer la lueur d'un fanal qui orienterait sa barque en perdition, poussée par des vents indécis. Voilà une lumière !

Elle prie Dieu alors pour que les hôtes ne constatent pas le désordre dans la maison. Ils ne sont pas n'importe qui... Elle court à la cuisine, alerte sa mère qui, devinant l'objet de cette visite, appelle son petit garçon, lui ordonne d'aller retrouver le père au café du coin et passer par la même occasion au marché acheter ce qu'il faut en de telles circonstances.

La jeune fille s'affaire dans la cuisine, sa mère rejoint les hôtes. Sabrina arrive à peine à serrer les cordons de son tablier, elle a un peu grossi ces derniers jours... L'effet brusque de la joie l'a déboussolée. Une joie qui vient ressusciter son espoir et la tirer du traquenard dans lequel elle croyait être prise. Elle doit maintenant préparer un bon thé, leur montrer ce qu'elle sait faire pour leur plaire et les convaincre à approuver le choix de leur fils. Elle se met alors à l'œuvre mais ne peut cependant s'y consacrer toute entière. Elle s'arrête de temps en temps pour suivre jusqu'au

bout le fil d'une idée, se laisser transporter par un rêve, vivre entièrement un phantasme. Elle est pressée de sortir et aller cracher la nouvelle à la figure de celles qui tentaient de les séparer. C'est drôle ! Même ses amies intimes lui suggéraient de s'éloigner de Samir. Quelle hypocrisie ! Et bête qu'elle était, elle ne savait pas que c'était la jalousie qui les dressait obstacle presque infranchissable sur le chemin de son bonheur ; heureusement, son cœur, obstinée, regorgeant d'amour, s'était élancé au-delà de toutes les barrières...

Elle entend son père entrer puis saluer ses hôtes. Un silence ! Un silence gênant ! Ça y est ! Ils commencent à parler. Ils ne vont certainement pas entamer le sujet tout de suite, les choses sérieuses se discutent ordinairement autour du thé, ainsi chacun aura l'occasion d'en siroter une gorgée lorsqu'il manquera de verbe. Elle doit donc se hâter pour précipiter la venue de ce moment-là. Elle compte beaucoup sur sa mère pour bien mener les débats, elle est la seule de tous ses proches à être au courant de sa relation avec Samir. Pas tout à fait au courant...Sa mère a confiance en elle mais cela ne l'a jamais empêché de lui conseiller la prudence, l'honneur de la famille étant entre...ses mains. Elle n'a pas su préserver cet honneur protégé par une mince substance qui ne résiste guère aux chaleurs de la saison des amours. Mais tout va s'arranger et changer le cours de l'effet produit par son imprudence. Pauvre maman ! Si elle savait elle l'aurait enfermée éternellement à la maison ; Sabrina lui avouera tout un jour, juste après le mariage. Elle se plaira à lui annoncer, d'un temps enjoué, qu'elle n'était pas la seule personne qui admirait tant le grain de beauté qui se situe sur le haut, le plus haut de sa jambe...

Son petit frère arrive, haletant, lui remet le paquet. Elle l'ouvre, en tire le grand gâteau, le découpe et le dépose soigneusement sur un brillant plat en inox. Et pour se débarrasser de l'enfant qui altère parfois ses rêveries, elle lui en offre un bon morceau.

- Tu ne m'as jamais donné un aussi gros morceau, remarque-t-il en rigolant.
Elle répond :

- Aujourd'hui c'est la fête.

Il ne l'a même pas entendue, il avait déjà quitté la cuisine pour aller rejoindre au dehors son monde d'enfants. Oui, aujourd'hui c'est la fête ! Elle ne s'attendait pas à ce que Samir envoie les siens demander sa main, surtout après leur dernière querelle ; il a certainement compris que seul le mariage mettrait fin à leur folle aventure. Il était si énervé l'autre jour, il avait remarqué qu'elle commençait à perdre confiance en lui. « Il avait raison de s'emporter et j'avais tort de me comporter d'une manière aussi blessante, je lui dois des excuses ». Voilà ! Il a envoyé ses parents....C'est donc ça ! C'est donc ça la surprise dont il lui parlait souvent. Mais c'est donc ça !

Le thé est prêt à servir. Elle court à sa chambre, enfile rapidement sa plus belle robe, se dirige ensuite vers la salle de bain, se plante devant le miroir ; un coup de peigne, une retouche par-ci, une retouche par-là, elle se sourit dans le miroir en y mettant un peu de la pudeur d'une jeune fille qu'on lui dit sincèrement, et pour la première fois, combien elle était belle. Elle entre silencieusement dans la grande salle, dépose le plat sur la table. Elle sent les yeux des présents se lever, suivre ses mouvements, parcourir de haut en bas son corps. Elle finit de servir le thé, se redresse, demeure immobile un moment, le temps de se faire...évaluer. Elle quitte la pièce avant que ne la trahisse la rougeur qui commence déjà à lui envahir le visage.

Sabrina ne retourne pas à la cuisine ; elle se cache derrière la porte pour tout écouter. Aucun mot de la discussion ne doit lui échapper. Il s'agit de son avenir. Son destin est là, entre les mains de ces gens et ses parents.

- Vous avez une fille élégante, commence la mère de Samir

Sabrina n'entend pas ses parents répondre. La femme enchaîne :

- Elle venait souvent chez nous en compagnie de mon fils, ils sont de très bons copains.

- Quoi ? Elle venait chez vous en compagnie de votre fils ? s'étonne Rabah, le père de Sabrina, dissimulant mal sa colère.

Mais sa femme intervient en lui pressant discrètement la main et, d'un ton autoritaire, le calme :

- C'est son collègue, il ne faut pas concevoir les choses avec la mentalité de notre génération, maintenant tout diffère, les gens se rencontrent, se connaissent avant de passer aux choses sérieuses ; la preuve : les parents de Samir sont ici !

- Et nous ne serions pas ici si notre garçon n'avait pas insisté, ajoute l'autre femme.
Un silence. Une sorte d'embarras. La mère de Sabrina intervient :

- Ma fille me parle souvent de votre petite famille, elle vous trouve bien sympathiques.
- Nous aimons, nous aussi, Sabrina ; surtout Samir, il a exigé qu'elle soit parmi nous le quinze de ce mois.

- Mais c'est trop tôt ! s'exclame la mère en essayant de cacher sa joie, vous ne trouvez pas que vous avez un peu précipité les choses.
- Pas du tout ! Nous avons tout préparé !

Rabah, toujours nerveux, intervient :

- Et c'est maintenant, deux semaines seulement avant le mariage, que vous pensez à notre consentement ?

Le père de Samir, quelque peu choqué par ces derniers propos, réagit avec un air désolé :

- Ne me dites pas que vous allez priver votre fille d'assister à la cérémonie du mariage de Samir, notre enfant insiste pour qu'elle fasse partie des invités d'honneur...

Et il ajoute, cette fois avec un sourire :

- Et ça sera aussi l'occasion pour nous de lui présenter notre belle-fille !

Tout le monde quitte la salle. Les visages trahissent une certaine gêne passée sous silence. Rabah et sa femme attendent que partent les hôtes pour cracher leur révolte. Le père se retournera contre sa femme ; sa femme contre sa fille ; la fille contre elle-même.

Sabrina regagne la cuisine en murmurant : « c'est donc ça la surprise ! ». Elle s'empare du

couteau dont elle s'était servi peu auparavant pour découper le délicieux gâteau, le contemple, pense au châtement que lui réservent ses parents, aux moqueries des gens de son entourage, à l'impossibilité de croire encore à l'amour...sa vie lui semble plus facile à défaire qu'à refaire. Elle lève le couteau, vise son cœur, un mouvement se produit à l'intérieur de son ventre...et le bébé bouge comme pour crier son innocence. Elle renonce. Elle vivra pour cet enfant, c'est une carte à jouer qui lui reste dans cette vie où le bluff paie...semble payer.

Le théorème d'Emile EDESSAN

Vincent Dieppedalle

C'est un après-midi ensoleillé, mais le vent d'est fraichissant glace les passants. Un homme blotti dans son pardessus sombre avance sur ce quai de Seine, la tête enfoncé dans son col jusqu'aux oreilles.

Il s'arrête brusquement, tétanisé, par une vision fantomatique. Il fuit le quai, vire à droite et prend l'escalier qui descend en contrebas, sur le halage. Là, il s'abrite sous l'arcade d'un pont.

– Bon sang, un peu plus et je tombais sur COIFFARD.

Une voix rocailleuse l'interpelle:

– S'il vous plait, Z'auriez pas une petite pièce, pour un ancien soldat.

Appuyé contre un pilier, un clochard se tient debout, enroulé dans une capote bleue, vestige d'un uniforme militaire. L'homme a atteint l'âge mûr. Le teint terne de sa peau burinée tranche avec le blanc d'une barbe envahissante. Des mèches folles de cheveux longs débordent du calot vissé sur sa tête.

L'homme en par-dessus feint de ne pas l'avoir entendu. Le barbu monte le ton.

– Holà le bourgeois, on fait la sourde oreille.

– Pardon mon brave? A qui ai-je l'honneur ?

– Caporal Emile EDESSAN, 6e Régiment de Tirailleurs Sénégalais, au rapport! 25 ans dans la

carrière à bourlinguer: la campagne de France, Dien Bien Phu, Sidi-Bel-Abbès, etc.

- ...

- Qu'est-ce qu'il fait à trainer sous les ponts? C'est que l'endroit n'est pas sûr. Vous auriez tôt fait de tomber sur un sale coup.

- Mêlez-vous de ce qui vous regarde mon brave.

- Comme vous voulez. Moi, je dis ça, vu que je compatis. Vous n'avez pas l'air bien dans votre assiette.

- Je ne veux pas être vu, c'est tout.

- Pour ça, ici c'est plutôt tranquille. La compagnie se fait rare.

- Mais qu'est ce qu'il fait COIFFARD, il ne déçoit pas.

- Si son altesse venait à désirer trinquer avec moi. Il me reste un peu de ce nectar trois étoiles pas piqué des hannetons.

- Non, merci.

Il sort une bouteille d'un litre, d'un vin rouge foncé, sans étiquette. Il fait sauter la capsule en plastique d'un revers de l'ongle du pouce.

- A la vôtre.

Et il boit une grande rasade de rouge.

- Ah, il est gouleyant à souhait. Cuvée spéciale de l'épicier, au coin de la rue Mirebont. Avec les consignes, je m'offre des petits extras.

S'essuyant la bouche d'un revers de manche:

-C'est le gros avec un chapeau que vous voulez éviter?

-Oui, c'est lui.

- Faudra patienter. Votre gars il passe tous les jeudis à 15 heures, un bouquet de fleurs à la main. Il s'arrête là, en attendant son rendez-vous, une jolie femme, mais pas de son monde.

– COIFFARD, le chef comptable, à un rendez-vous galant!

– Ha ha ha, une sacrée coquine celle-là. Elle est toujours en retard, et lui il pirote. Il en pince pour elle.

– Et moi qui me sentait coupable. Je suis parti deux heures en avance, pour fuir le bureau. Il est tatillon sur les horaires le COIFFARD, et comme il craint, il rapporte tout à la Direction.

– Ne restez pas planté-là à faire le guet, vous allez vous transformer en Bec de gaz. Dans le Djébel les plantons c'étaient les premiers à sauter.

– Vous avez raison, ce n'est pas une position pérenne, alors autant s'asseoir.

– Prenez-place mon seigneur, sur ce fauteuil Louis-caisse.

L'homme s'assied sur un cageot que lui tend le clochard.

– Dites-moi, comment en êtes vous arrivés-là?

– Sous ce pont?

– Oui, enfin ...clochard quoi! Ce n'est quand même pas une vocation tardive.

– Boh après la guerre, il ne voulait plus de moi dans l'armée. La fin de l'empire colonial, sonnait le glas du Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Nous ne valions plus grand-chose: les honneurs de la patrie reconnaissante, pour le soldat inconnu, mais le mépris de la République pour le vieux grognard. La fin d'une époque, quoi!

– Vous ne pouviez-pas vous faire aider par les services sociaux, embrasser la carrière civile.

– A l'infirmerie, me faire porter pâle? Et la fierté du guerrier! Vous n'y songez pas!

- Pour la reconversion faut pas rêver, je n'ai pas le génome du profil recherché.

- Remarquez, je ne suis pas si bête, un peu poète à mes heures. Voyez-vous l'artiste supporte mal les contraintes des servitudes sociales. Ce serait... comme qui dirait, pas compatible.

- Et vous restez là sous ce pont.
- Ici c'est mon territoire. La compagnie du zouave du pont de l'Alma me plaît bien. Et puis qu'est-ce que j'irai faire ailleurs?
- Enfin quand même, ce n'est pas très confortable.
- Le Sidi-Brahim 14 degré, cela anesthésie. Ici, personne ne fait attention à moi. Que ce soit au clair de lune ou au clair de terre, je reste quasi-transparent. Il n'y a pas plus invisible que celui que l'on ne veut pas voir. Alors je médite sur le sort du monde, et croyez-moi il en a bien besoin.
- Ne vous ennuyez-vous pas?
- Pas le moins du monde. Et j'ai mon hobby moi aussi.
- Ah oui, qu'est-ce donc?
- L'anthropologie, la sociologie un peu tout cela.
- Tiens donc?
- Modestement, j'apporte ma contribution à la science, depuis mon petit laboratoire.
- Et comment cela?
- Eh bien ici, en regardant la rivière. Vous ne vous imaginez pas combien, on comprend notre société en observant ce qui passe au fil de l'eau. Je l'affirme: ce fleuve est le révélateur le plus fidèle, de la santé de la cité. Enfin, ce qui flotte dessus! C'est ma théorie à moi.

- Et vous voyez?

Le regard surpris, il rapproche le visage de son interlocuteur « Rien n'échappe à ma paire de capteurs optiques » fit-il en pointant de l'index et du majeur ses deux yeux écarquillés.

- Autrefois tireur d'élite, œil de lynx qu'on m'appelait! Pour le coup de feu, le pinard ce n'est pas terrible, mais il ne perturbe en rien, la démarche expérimentale. Et je reporte tout sur mon petit carnet.

- Pardon, je voulais dire que voyez-vous?

– Ah, je vous sens septique, mais comme vous m'êtes sympathique, je vais vous livrer quelques uns de mes essais cliniques.

Il sort précieusement de sa poche un carnet de cuir noir. D'un clic, il ouvre délicatement le fermoir à bouton pression, et cherche sa page.

– Mardi 25 Mai: une barrière de sécurité.

– Et Alors?

– La déchéance de l'état policier, la perte des repères, les prémices du néo-libéralisme sauvage.

– Ah?

– Eh Oui...Je continue. Mercredi 26 Mai: un calicot en crêpe rose-bonbon dénonçant les méfaits des vaporisateurs sur la couche d'ozone.

– Et ?

– Voyons, l'émergence d'une conscience écologique chez la ménagère de moins de 45 ans.

– Oh, Superbe!

– Plus loin, lundi 2 Juin: une guitare sèche.

– Une épidémie de gratte?

– Diantre, la fin du romantisme chez la jeunesse, la décadence psychédélique du transistor.

– Je crois rêver!

– Lundi 9 Juillet: un emballage de « Mac'Do » et son Burger.

– Alors, la fin du bœuf aux hormones?

– Hélas non, le bon sens a pris du plomb dans l'aile. Derrière le rejet de la mal-bouffe pointe l'hydre de l'anti-américanisme primaire.

– Sacré Emile! Impayable!

– Plus fort, samedi 14 juillet: un char d'assaut AMX 30.

– Un défilé d'unité amphibie?

– Fichtre, le retour d'une valeur fondamentale de la société de consommation: la bagnole.

– Ouah, j'en pisse dans ma culotte!

– Par Saint Georges, il se fout de moi, le gratte-papier!

– Là, sur l'eau, regardez un bouquet de roses. Attendez, laissez-moi deviner: lundi 21 mars, l'arrivée du printemps.

– Raté le bleu! COIFFARD c'est pris un râteau et il va être furax. Vous feriez mieux de lever le camp. Abandon de poste, pire, déserteur, vous êtes bon pour le mitard.

Pressé de regagner son poste de travail, l'employé de bureau détaille sans demander son reste.

– Et ma petite pièce, Saligaud! Qu'on ne s'étonne après, que la recherche n'ait plus les moyens de ses ambitions.

Et il se laisse choir sur son cageot, ressortant de sa poche son litron.

Sur les hauteurs

Sylvain

Il était huit heures du matin, le 31 août 1939, lorsque Jules et son fils s'arrêtèrent pour contempler le paysage à deux mille trois cents mètres d'altitude depuis le sentier proche de La Turra. Ils étaient partis tôt du village pour s'en aller faucher les foins sur les alpages des Sétives, des prés en pente abrupte sous les falaises de la Dent Parrachée. Jules avait prévu de passer la nuit dans la maison de berger familiale, afin qu'ils puissent, lui et son fils, constituer un stock de foin conséquent qu'ils laisseraient sécher à même le sol pendant plusieurs jours. Ils remonteraient alors quelques jours plus tard, afin de ramasser l'étendue de foin au râteau.

Tôt ce matin, ils avaient emprunté le chemin qui partait du village, situé à mille cinq cents mètres d'altitude, pour rejoindre la route en terre qui menait jusqu'au Monolithe. Il faisait bon, le ciel d'été était bleu et parsemé de hauts et fins nuages blancs. Avancant à pas sûrs et réguliers, Jules et son fils tenaient tous deux leur faux la lame vers le haut, sur leur épaule gauche, portant chacun un sac à dos en toile épaisse et robuste de couleur gris-vert.

Avant de partir de la maison, située à deux pas de l'église du village, ils avaient chacun serré quelques minutes plus tôt les sangles en cuir de leur sac. Lorsque Jules avait fini de positionner ses affaires correctement dans son dos, afin d'éviter des gênes malencontreuses quand il se mettrait à marcher, il avait appelé son fils pour le départ :

« Louis, tu es prêt ? Il faut que nous partions

- Oui papa... attend, je vais chercher mes jumelles dans le tiroir de la commode ».

Louis ouvra la porte de la maison, entra dans la cuisine, faisant résonner le vieux plancher en bois avec ses chaussures de marche. Sa mère Adolphine se trouvait sur la gauche près de l'évier en céramique blanche.

« Louis, as-tu encore oublié quelque chose ?

- Je prends mes jumelles, j'en aurais sûrement besoin. On devrait voir pas mal de marmottes et de chamois ce matin

- Tu sais bien à quoi ça ressemble depuis le temps, vas plutôt aidez ton père à faucher, il t'attend dehors, dépêche-toi ».

Louis sortit, s'accroupit devant la maison, près de son père et mit les jumelles dans la poche arrière de son sac, puis serra franchement la lanière de cuir. Il prit le temps d'installer correctement son sac à dos entre ses épaules, le balançant de droite à gauche pour l'équilibrer, comme son père le fait chaque fois avant de commencer une longue marche, et prit sa faux. L'outil était posé contre le mur de pierre de la maison, après que son père les ait sorties de la grange. Louis commença à marcher, suivant son père qui avait avancé vers le village. Il vit son père faire un signe à sa belle-sœur qui était derrière les rideaux de la fenêtre attenante à leur maison, dans l'école, voisine de la maison familiale. Louis était allé à l'école, plus jeune, à côté de chez lui. La maison où il vivait avec ses frères et sœurs était mitoyenne de la petite école. Leur tante était la nouvelle institutrice du village, elle avait pris ce poste depuis que sa propre mère, Euphrosine, eût pris sa retraite. Louis, sa sœur Adeline et son petit frère Victor, avaient été les élèves, plus petits, de leur propre grand-mère. Trottant vers son père pour marcher à sa hauteur, il fit un signe de tête en souriant en direction de sa tante. Jules et Louis se retrouvèrent dans la rue principale du village. En tournant au coin des maisons, ils sentirent l'odeur de fumier qui émanait de l'écurie des voisins, puis ils passèrent devant le bassin du village où coulait en continu l'eau pure et fraîche des sommets. Jules et son fils s'y arrêtaient pour remplir leur gourdes avant de quitter le chemin principal et de

commencer l'ascension vers les alpages. En passant devant la maison de ses grands-parents située juste derrière le bassin du village, Louis vit que la porte de la maison était ouverte mais que personne ne se trouvait dans la pièce principale, sa grand-mère et son grand-père devaient tous deux être à l'écurie.

Le chemin de terre, qui montait en pente douce à travers les prés en direction de la forêt de pins, les amena bientôt vers l'embranchement où se trouvait le départ vers le Sentier des Biches. Ce sentier, qu'ils connaissaient tous les deux parfaitement, les aurait menés en direction de La Loza – La Loz' comme on disait au village – sur les alpages dominés par le sommet enneigé et les barres rocheuses de la Dent Parrachée. Mais aujourd'hui, ils continueraient le chemin de terre en virant sur la gauche pour rejoindre le sentier abrupte qui menait au plateau des Arpents.

Alors qu'ils traversaient le plateau un moment plus tard, ils observaient les hautes herbes vertes que constituaient le pré des Arpents. Ils y voyaient les fleurs blanches, jaunes, bleues parsemées ici et là, qui baignaient dans une lumière matinale avec les montagnes au sud en fond de toile. Jules et les membres de sa famille connaissaient bien les hautes herbes de ce pré qu'ils avaient fauché plus d'une fois. L'image des étés secs et chauds qui peignaient les champs en jaune lui revint en mémoire au moment même où une buse s'éleva de la cime d'un sapin, lançant un cri de rapace, comme si soudain celle-ci préférait changer de point de vue pour épier les mulots et les souris tapis dans le grand pré. Approchant de la source de la Fournette, Jules et Louis s'arrêtèrent pour se désaltérer et en profitèrent pour garder leurs gourdes pleines, plaçant tour à tour les goulots sous le fin filet d'eau émanant d'un rondin de bois.

Reprenant leur marche qui devenait à cet instant une véritable ascension à plus de mille neuf cents mètres d'altitude, et tandis qu'ils attaquèrent les lacets les plus raides, Jules jeta un regard par-dessus sa propre épaule, et regardant furtivement la silhouette de son fils qui le suivait à pas réguliers, il eut un paisible sentiment de bien-être. Ils gravirent un à un les

lacets du sentier, et arrivaient bientôt à une intersection. Jules et Louis étaient concentrés sur le rythme de leur montée, leurs pouls battaient fort et résonnaient dans leurs tympans, la peau de leur torse, de leurs mains et de leur front suait, la chaleur de l'été faisait descendre de temps à autre des gouttes de sueur salée jusqu'à leur langue, qui restait entre leurs lèvres ouvertes. Leurs poumons captaient l'air et l'oxygène des montagnes par une succession d'inspirations et d'expirations, faite de vagues régulières, mouvements que chacun d'eux adaptait en fonction du rythme de leurs jambes, dont les pieds battaient la terre et les épines de pins recouvrant le sentier ; tandis que leurs mollets tiraient, se relâchaient et tiraient encore pour assurer une marche sûre et efficace. Soudain, après cet instant de concentration et d'effort, Louis, trois pas derrière son père, s'interrogea tout haut :

« On ne prend pas sur la gauche ?

- Non... répondit Jules.

- Mais pourtant c'est plus court pour rejoindre Grasse Combe... ?

- Oui, mais je préfère, lança Jules, laconique ».

Concentré sur sa respiration et son rythme d'ascension, Louis passa devant son père et pris le chemin que ce dernier avait indiqué. Sur les derniers deux cent mètres de dénivelés qui menaient sous le redoux de la Turra, Louis avait accéléré et, malgré ses onze ans, avait distancé son père de quelques dizaines de mètres. Après avoir attendu que celui-ci revienne à sa hauteur, Louis s'attaqua aux derniers soixante mètres de dénivelés, cette fois quasiment à la verticale, parmi les rochers, les sapins, la terre blanche et les branchages remués. Il déboucha sur le point de vue au-dessus de la barre rocheuse de La Turra. Il continua un peu sur trois lacets supplémentaires et rejoignit le sentier principal qui venait de La Loz'.

A cette heure du jour où le soleil devenait de plus en plus chaud à mesure que la matinée avançait, Louis se retourna et, les cheveux légèrement secoués par un courant d'air chaud qui remontait vers les cimes, il sentit l'air qui

rafraîchissait ses tempes, il essuya la sueur de son front avec le dos de sa main et contempla son village, la chaîne de montagne en face et la vallée en contrebas. Il regarda, heureux et émerveillé, les pentes du Mont Cenis et du Mont Froid, dont les chemins menaient, par delà les montagnes, jusqu'à l'Italie. Ces pentes formaient la vallée où ils vivaient : entre la Dent Parrachée, la pointe de l'Echelle et le Rateau d'Aussois. Il contempla son village, Sardières, perché sur un plateau trois cents mètres au-dessus du fond de la vallée. Son église était située sur l'extrémité Est du plateau et dominait la vallée de l'Arc dont la rivière portait le même nom. L'église était de couleur claire, grise, et entourée de prés verts, jaunis par endroits par l'été, entretenus quotidiennement par les troupeaux de chèvres et de moutons. Le village, dont les maisons étaient couvertes de lauzes, des pierres grises et plates collectées sur les pierriers des montagnes alentours, était entouré par la couleur verte claire du plateau qui, en contraste avec le vert plus sombre des pins accrochés sur la colline et les pentes montagneuses, mettait en évidence ce petit havre de paix. Les alpages, où se trouvaient Louis et Jules à cet instant, constituaient la dernière bande de vert clair sur la montagne, avant le gris et le blanc des barres rocheuses de la Dent Parrachée. Lorsque Jules fut arrivé à hauteur de son fils, il sortit un mouchoir en tissu de la poche de son pantalon et s'épongea le front.

« Tu vois Louis, j'ai toujours aimé passer par la Turra ».

Ils avaient fait le plus dur de leur ascension, ils descendaient maintenant un sentier en zigzag qui les mena dans un petit vallon, fait d'éboulis de terre et de graviers de couleur ocre, emmenés par un fin ruisseau d'eau claire provenant de la fonte des neiges du sommet. Arrivés à l'endroit où le sentier longeait l'alpage en ligne horizontale au milieu des prés, ils avaient passé Grasse Combe et se dirigeaient vers les Sétives où se trouvait la maison de berger familiale. Jules mena son fils sur ses pas jusqu'à la maison qu'ils avaient l'habitude d'occuper quand ils travaillaient sur cet alpage. Elle était faite en murs de pierres, gris-claires, la charpente du toit ne comptait que trois longs rondins de sapin en guise de structure, un peu de paille pour l'isolation et des lauzes robustes pour couverture.

La maison de berger était perpendiculaire au sentier, s'allongeait dans la pente verte de l'alpage jusqu'au petit plateau d'herbe qui faisait parti du terrain familial. Elle était longue d'une petite dizaine de mètres et sa partie nord était enterrée presque entièrement sous la terre, sous le sentier. Une voûte de pierres renforçait sous terre la tenue du mur nord. Au centre de la maison, un pilier rond en pierres plates soutenait le toit à mi-longueur du petit édifice. L'entrée était située au sud du bâtiment, dirigée face à Grasse Combe, surmontée d'une vieille poutre de sapin et habillée d'une porte de bois sec qui obligeait les hôtes à baisser la tête pour entrer. Jules et Louis posèrent leurs faux dans l'herbe près du chemin et mirent leurs sacs le long du mur près de la porte. Jules ouvrit la maison et laissa la porte ouverte, afin de laisser entrer un peu la chaleur de l'été.

Après s'être reposés de leur ascension et avoir mangé un peu pour retrouver des forces, ils commencèrent à faucher l'herbe du terrain, dos à la vallée, un peu avant onze heures du matin. Ils travaillèrent en continu toute l'après-midi durant, ne s'accordant que quelques poses, courtes, pour boire un peu ou échanger de brèves paroles.

Louis dit à son père : « Papa, tu as vu les travaux qu'ils ont commencé en-haut à Plan Sec, en aval du ruisseau ?

- Oui bien sûr

- Ils ont commencé l'année dernière déjà, et tu vois, ils en sont toujours au même point. A l'école, mémé m'avait dit qu'ils allaient construire un barrage

- Tu verras qu'ils ne feront pas beaucoup plus les années qui viennent. Si les Italiens ou les Allemands viennent nous chercher des noises, on ne risque pas d'en entendre parler de ce barrage ».

En cet été 1939, les relations entre l'Italie et la France s'étaient tendues, la France avait commencé à rénover et à renforcer les anciens forts sardes des Alpes. L'armée avait construit des ouvrages militaires en béton armé tout le long de la frontière italienne, afin de mettre en œuvre la ligne Maginot des Alpes. De nouvelles

routes avaient été construites, à mains d'hommes, sur les pentes et les cols de la région, par les militaires de l'armée des Alpes. Ces nouveaux axes devaient créer des accès aux engins militaires vers des points stratégiques à hauteur de certains alpages.

« Tu vois Louis... dans la forêt... » Jules pointait un doigt vers l'Est « ...là, juste au-dessus des Balmes...

- Oui

- Les militaires ont commencé une route forestière pour que des chars puissent atteindre la Turra. L'année dernière, ils se sont arrêtés juste en dessous des premières falaises, tu vois, là en bas... Ils n'ont pas continué plus haut cette année car le terrain devient trop instable

- S'ils avaient pu aller au bout, ils auraient pu voir au-dessus de Termignon jusqu'au col de la Madeleine ! S'exclama Louis

- Oui... d'ici l'armée pourrait canarder du pont du Nant à l'Ouest, jusqu'au-dessus de Termignon à l'Est. Mais tu sais, il faut espérer que la guerre ne vienne jamais dans la vallée, ce serait une catastrophe. Après l'échec de la route forestière, l'armée n'a construit qu'un poste d'observation au sommet de la Turra, on est passé tout près ce matin ».

Il était dix-neuf heures quand Jules et Louis terminèrent d'étaler le foin sur l'ensemble du terrain pour qu'il sèche au soleil les jours à venir. Ils s'assirent sur une pierre près de la maison, face à la vallée, et Louis sortit ses jumelles. Il scruta d'abord le village d'Aussois en contrebas sur lequel ils avaient une vue plongeante. Puis il monta légèrement ses objectifs vers les montagnes en direction du Sud.

« Il reste encore un ou deux névés sur les pierriers du Mont Froid, dit Louis

- Regardes en face sur les prés au-dessus d'Aussois, les marmottes devraient sortir un peu avant la nuit ».

Louis observa les pentes verdoyantes en direction du Nord-Ouest. Jules, silencieux, regardait dans la même direction.

« On les entend siffler, fit-il remarquer

- Oui... ».

Louis les chercha dans la visée de ses jumelles

« Ça y est... j'en vois deux, debout, qui s'amuse

- Quand j'avais ton âge, j'en avais deux à la maison tu sais. Ton grand-père les avait capturées pour moi. J'allais leur donner du foin tous les jours, on les gardait dans la grange derrière la maison. Mon père était monté la dernière semaine de juin, quand les marmottes commencent à sortir leurs petits, il avait repéré un petit groupe et avait couru après les petits. C'est comme cela qu'on les attrape...

- Les seules que j'ai pu caresser de mes mains sont celles que tu ramènes mortes de la chasse...

- Ce n'est pas pareil, je fais cela par nécessité tu sais bien, mais vivantes ce sont des bêtes, certes sympathiques, mais dont il faut s'occuper...

- Maman ne voudrait jamais que j'en ai, hein ?...

- Oui, et de toute façon, tu vois, elles sont bien mieux ici, libres, chez elles, sur les alpages... n'est-ce pas mon p'tit Louis ?

- Oui papa, c'est vrai... »

Louis, serein et fasciné à la fois, maintint rivés les objectifs de ses jumelles sur les deux marmottes joueuses.

Plus tard, alors que la fraîcheur du soir était venue caresser leur peau à travers les mailles de leurs pulls de laine, Jules et Louis se préparaient pour une bonne nuit de sommeil sous un ciel de nuit scintillant.

Au petit matin, alors que la montagne les entourait encore de ses bruits naturels, l'Allemagne avait envahi la Pologne.

La guerre allait bientôt bouleverser la vie dans la vallée.

... à suivre...

Bertile

Servanne Pierre

J'ai voulu arriver la veille, mais des gens bienveillants m'ont fait comprendre que les pluies étaient trop abondantes. Alors, je me suis allongée et j'ai attendu sagement que cessent les pluies.

Le lendemain matin, j'ai encore essayé, mais rien n'y a fait, on m'a ignorée et j'ai encore attendu de longues heures. Seulement, aux environs de midi, j'ai pris mes cliques et mes claques et j'ai bouleversé tous leurs plans déjà établis. Mon père qui gagnait sa vie à l'usine a été rappelé. Toutes les routes étaient inondées et la case où vivaient mes parents flottait dans une eau couleur de terre. C'était l'hivernage et la pluie ne cessait de tomber. Je suis arrivée dix minutes avant midi pour le bonheur de tous. J'ai hurlé de douleur en ouvrant les portes de la vie. Le combat n'était pas à mon avantage mais, j'ai quand même gagné. Je suis née ce jour-là. J'ai crié plus que de raison. J'ai crié très fort pour saluer ce nouveau monde, ces visages inconnus. C'est à cet instant que mes parents connurent leur première mésentente. Il fallait bien me nommer. Aucun des prénoms ne leur convenait. On ne saura jamais le quel des deux l'a dit... Ils m'ont appelée BERTILE. Au début, je ne réagissais pas à leurs appels. Ils m'ont crue sourde. Je faisais tout de travers, de larges sourires à leurs ombres tout en gardant un silence abyssal quand ils m'appelaient. Le regard fixe, la mine impassible, je criais haut et fort mon désaccord pour ce prénom qui ne voulait rien dire. « Bertile mon bijou... Bertile mon cœur... Bertile mon trésor... » Me répétait Gertrude avec tout l'amour qu'elle pouvait prodiguer. Je fermais les yeux et je m'endormais. C'est ainsi que j'ai grandi à l'ombre d'un amas de lettres. Mon entrée à l'école s'est faite sans encombre. Je devais apprendre à lire, à écrire, à compter et surtout à m'éloigner de ce prénom qui me collait à la peau. Souvent, je disais à mes camarades : « Ne

m'appellez pas, dites simplement : « Eh ! » ou « Lafille » tant je ne voulais pas être cette Bertile imposée par mon père et ma mère. Hubert et Gertrude ne comprenaient rien. Ils désespéraient de me voir si rebelle. « Où sommes-nous allés chercher cette demoiselle de fille ? Depuis bébé elle nous fait voir de toutes les couleurs. Nous lui avons donné la vie et pour tout remerciement, elle nous ignore... Un jour, nous la materons, cette petite..." C'était toujours des litanies de la sorte. "Hubert, Tu devrais être patient avec elle, elle n'est pas méchante" renchérisait Gertrude dont la personnalité s'effaçait face à celle de son mari. Moi, Bertile de nom, je ne craignais rien. Tout était à ma portée... même le pont de la rivière des insurgés que je cherchai à franchir un jour de crue. Quelle déveine pour moi, je ratai le rebord et me trouvai en contrebas à lutter contre les courants. Je me disais : « Laisse aller, c'est Bertile qui part ! Sauve-toi ma vielle, je ne te regretterai pas... » J'ai été repêchée plusieurs heures après. Une éternité à subir les descentes, les rapides, les tourbillons de la rivière insoumise. J'ai été ébranlée, lessivée mais pas épurée de cette autre que moi qui ne me lâchait pas d'un pas. Un autre jour, ce fut une expérience quasi extrême avec le feu. Allumer des allumettes, ça n'a rien d'extraordinaire, mais les entasser dans le lit jusqu'à voir poindre une flamme et à l'attiser pour qu'elle grossisse au point de brûler le plafond c'est bien plus que l'inconscience. Ce soir-là, la Bertile que je n'aimais pas aurait pu laisser sa peau. Je voulais ensoleiller la maison et donner un peu plus de lumière à ma vie de petite fille qui se cherchait sans se retrouver vraiment. Mon père, ce cher Hubert, encore celui-là, il n'était pas loin. Comme un magicien, il a maîtrisé ce début d'incendie qui menaçait la maison tout entière. Plus tard, il a fallu affronter leurs sermons. L'occasion était rêvée pour allumer leur colère et gronder comme il se doit leur petite fille si perturbée que j'étais. « Bertile, ce n'est pas sérieux de ta part... On ne joue pas avec le feu... Tu aurais pu être brûlée... » Des tas de paroles qui ne m'atteignaient guère... Bertile, ce n'était plus moi, bien décidée à en finir avec elle. Ils s'adressaient à l'ombre de mon ombre. Comprendront-ils un jour que je ne suis pas Bertile... que je ne suis pas leur fille... Qui étais-je ? Belle question ! J'étais cette petite fille bouleversée, perturbée, cette petite fille qui se rebellait contre ceux qui l'avaient recueillie et

nommée Bertile contre son gré. Quel drame étais-je en train de vivre ! Je suis la fille du vent et du soleil; un jour, ils se plurent et se dirent : "Créons un être vivant à l'image des hommes !" Ils se mirent tout de suite à l'œuvre. C'était compliqué ; l'un et l'autre ne se touchaient jamais. Le soleil poursuivait sa course du matin au soir tandis que l'autre, le vent allait et venait sans avoir le temps de se fixer vraiment. Pourtant, un jour, j'ai commencé à exister. J'ai eu un jour, deux jours, trois jours... etcetera de jours et le soleil enflait, se boursoufflait, se dilatait et s'arrondissait. Je me sentais bien dans ce coin de chaleur et de lumière. Un jour, alors qu'un gros nuage passait, je suis partie, je voulais ressentir la brise de mon père, le Vent. Je l'ai cherché partout sans le retrouver vraiment. Le soir venu j'étais seule dans le noir. Je m'étais égarée. J'ai pleuré. J'ai crié. J'ai erré dans les airs, dans l'eau, sur la terre. Le sort a voulu que je sois recueillie par Gertrude et Hubert qui désespéraient de ne pas avoir de fille. Ma période utérine a été un calvaire dans un espace restreint et sombre. Je n'ai jamais été heureuse et, comme un fruit mur, je me suis détachée de cet endroit bien décidée de retrouver mes vrais parents. Il me suffisait de fermer les yeux pour renifler leurs caresses inscrits dans mon être tout entier. Bertile par ci, Bertile par là, j'en avais assez. Ce qui devait arriver arriva. Plusieurs jours auparavant, je me suis sentie épuisée, fatiguée de tout. C'était encore ce prénom qui me causait quelques soucis... un matin, j'ai voulu ouvrir les yeux, mes paupières étaient lourdes comme du plomb, elles ne réagissaient pas. On aurait dit deux blocs de béton. Je n'ai rien dit, j'ai attendu qu'elles soient moins pesantes. J'étais comme dans un océan de nuages, je flottais dans un lit de stratus. J'allais, je venais, me cognant aux stratocumulus, rebondissant sur les cumulonimbus... J'ai entendu appeler : "Bertile ! Bertile ! C'est l'heure d'aller à l'école..." Je flottais encore et encore. J'ai perçu, comme dans une autre vie, l'affolement des uns et des autres. Le docteur kakwoit a été appelé. Il a essayé de soulever mes paupières, elles étaient trop lourdes malgré son savoir faire. J'ai senti à peine ses mains chatouiller mes joues. "Il faut conduire votre fille à l'hôpital ! Elle ne va pas bien...." J'ai vaguement entendu la sirène des pompiers. Je flottais, accrochée à un fil, comme un cerf-volant dans les airs. Je ne savais pas où ma course me

conduirait. Peut-être vers mes ancêtres ? Le fil s'est cassé et je suis partie loin, trop loin pour comprendre ce qui se passait autour de moi. C'était le silence total, la nuit, l'absence de réaction. Rien. Je n'ai jamais su combien de temps a duré cette absence. J'ai été réveillée par des voix qui volaient au loin dans les airs. Des mots que je ne pouvais discerner. Je ne flottais plus. J'avais mal partout. Une perfusion au bras droit, des appareils branchés à une machine... j'ai essayé de crier, aucun son ne se faisait entendre. J'ai fermé les yeux et j'ai attendu. Les voix se rapprochaient et, un mot, un seul m'a pénétrée : LIBERTE. Accrochée à ce mot, j'ai rassemblé toutes mes forces pour annoncer à qui voulait l'entendre : "Me voici, je m'appelle Liberté !" C'était comme une seconde naissance. Cette année-là, l'hivernage avait été chaud et sec. Le Soleil et le Vent chantaient à tue-tête. Et moi, je recommençais à vivre.

La naissance du papillon

Muriel Rousseau

Le printemps timidement s'habillait de jaune soleil et jonquilles, chassant la grisaille, il s'ouvrait aux jours meilleurs.

Ma fille, 16 ans, en pleine mutation était là. Un corps resplendissant mais qu'elle aurait voulu plus mince, surtout à ces endroits là, sur les hanches, et puis ses genoux n'allaient pas non plus, il faudrait les faire opérer ainsi que sa myopie...Alouette...AAAAA ...

Elle commençait à rêver de l'amour, mais comment y croire, alors que ses parents se séparaient, chose incompréhensible, révoltante, déstabilisante, et par dessus tout ce bac, ce foutu bac de français à la c. Elle n'avait pas le tête à lire, et encore moins à comprendre. Un chat est un chat pourquoi aller chercher midi et ne pas amasser mousse ? Quoi, ce n'est pas encore la bonne expression ?

Bref, elle vint chez moi pour essayer de préparer cette fameuse épreuve, qui n'était pas qu'un mot !

Pour les textes, ce fut une occasion-surprise de découvrir tout ce qu'on pouvait dire autour d'un texte d'auteur. Complicité, questions, rires, objections.

Finalement elle décida de ne pas vendre son livre l'année suivante, afin de retrouver ce plaisir gratuit de l'échange, une autre fois.

Puis vint l'oral. Il fallait être prête.

Dehors sur la terrasse, sous l'inspiration d'Hélios, elle commença à lire « Les caractères » de La Bruyère.

Il avait la prodigieuse propension à la raser magistralement. Quand d'un coup un déclic, comme un bouchon qui saute, un besoin de se l'approprier, de jouer avec comme un phoque et sa balle, elle se mit à l'interpréter dans toute la palette d'un pur jeu d'improvisation.

Elle attrapa la casquette de son frère, la ficha à l'envers, courba ses épaules, avança la mâchoire inférieure, se lança dans un rythme saccadé, et le vomit version rap. La rage au ventre, elle sortait aux bourgeois ce que La Bruyère disait et qu'ils n'avaient pas compris. « tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit et vous dit à l'oreille : "...Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez."

Cinq minutes après, elle jeta la casquette, puis..

elle se drapa dans un foulard qui se trouvait là (décidément il y a du bazar chez moi qui traîne !) et se mit à chanter le texte version lyrique. La Castafiore était là, avec tout son jeu scénique, la voix tantôt très aiguë, tantôt descendant les premières marches de la cave, les yeux aux ciel, tout à fait convaincu de ses déclarations, ponctué par quelques notes de flûte.

« Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de

maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la même sort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. » L'écharpe vola, elle fit un nœud à son tee shirt, et une nouvelle comédie musicale vit le jour. Pas de danse, roue, sauts, gestes toniques, elle singing in the sun. « N** arrive avec grand bruit ; il écarte le monde, se fait faire place; il gratte, il heurte presque; il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. »...

Puis la femme politicienne apparut, haranguant la foule que je représentais. S'en suivit Bourvillette, un peu éméchée qui tint à peu près le même langage à son corbeau.

Lorsque le grand tragique de la situation fit place, la voix se fit lente et grave, traînant sur les fins de phrases, regards appuyés pour concerner le spectateur et le glacer d'effroi.

« Il y a dans les cours des apparitions de gens Aventuriers et hAAArdis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent EUX-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur AArt toute l'habileté qui MANQUE aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'errrrreur publique, ou de l'Amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la fffoule, et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être VU. Ils ont cela de commode pour les Grands qu'ils en sont soufferts sans conséquence, et congédiés de même : alors ils dissssparaissent tout à la fois riches et décrédités, et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt d'être trompé par d'autres. »

J'étais médusée, admirative et..hilare ! Spectacle spontané, inattendu, et fort. Vraiment, son sens artistique était bien en elle, que de talents en germe qui ne demandaient qu'à être exploités, exprimés.

Ses années de flûte traversière, de chant lyrique, et d'art dramatique prenaient corps et se révélaient devant moi.

Non, un artiste n'est pas un génie qui tombe du ciel, mais il a une lente maturation, gestation. Le mûrissement s'enrichit, puis le geste créateur survient quand on ne s'y attend pas.

L'artiste est le produit de son histoire et de sa personnalité propres, nourri de tout ce qui l'a entouré, qu'il a absorbé comme une éponge, de travail, de curiosité, de techniques diverses, de rencontres et d'échanges, puis à un moment, une organisation unique de tous ces aspects et expériences s'expriment, se donnent.

La chrysalide venait de se fendre, je venais d'assister à la naissance de mon papillon.

Le tiroir

Jocelyne Dupont

L'alarme du réveil me tira d'un sommeil comateux. Mes draps humides roulés en boule justifiaient mon sentiment d'avoir passé la nuit dans un tordeur. Le jet de la douche martelait ma nuque, sans pourtant parvenir à me délivrer de ces tensions écrasantes. Je jetai un coup d'œil à la une du journal pendant que le café fumait. C'était tranquille dans le quartier ces derniers temps. Miller n'avait aucune enquête à nous mettre sous la dent, alors il nous payait à effectuer des rondes de sécurité. Pour peu, il nous refilerait un uniforme et nous enverrait faire la circulation !

J'enfilai ma veste de cuir et fit glisser le tiroir de la table de chevet pour y saisir mon revolver. À quelques centimètres de l'objet, ma main s'arrêta nette. Mon colt gisait là comme à son habitude, mais fait étrange, le canon était tourné vers mon plumard. Je rangeais mon arme depuis vingt ans de la même façon avant d'aller au pieu. Mon joujou était toujours prêt, en cas d'attaque nocturne, la crosse à gauche, canon à droite. Bizarrement ce matin, ce n'était pas le cas. Je passais en revue mes gestes de la veille. Juste avant d'éteindre, j'étais le bras pour déposer l'objet au fond du tiroir dans un automatisme inflexible. D'aucune façon, je n'aurais modifié la direction du pistolet. Quelle absurdité ! J'examinai les alentours, les fenêtres, les serrures; tout avait l'air normal.

Je rentrai chez moi après une journée assommante. Je pris un soin supplémentaire ce soir-là à ranger mon arme, la crosse à gauche. Cette histoire m'contrariait depuis ce matin. Je m'affalai sur le lit. Je lançai quelques regards obliques vers le meuble, songeur. Quelques secondes plus tard, j'ouvris le tiroir pour y jeter un dernier coup d'œil : mon colt était tel que je l'avais soigneusement positionné.

Le téléphone me tira de ma torpeur. C'était Miller. Il semblait nerveux et voulait nous voir à son bureau. Je m'arrachai du lit avec peine. Bien que brûlant, le jet d'eau qui pénétrait ma peau ne parvint pas à me délester un minimum de mes tensions accablantes. Je saisis le journal du matin. À la une, on parlait de la découverte de deux corps. Il s'agissait d'agents de police, des types qui bossaient avec moi, mais pas en civil. Ça allait chauffer. Je me précipitai sur mes clefs de voiture et mon blouson de cuir tout en terminant d'enfiler ma chemise. Je tirai la poignée du meuble pour m'emparer de mon flingue. J'eus un brusque mouvement de recul. La crosse de mon revolver était encore tournée vers la droite. J'assenai un coup de pied rageur à la table qui tomba à la renverse. J'étais sérieusement énervé par cette histoire. J'inspectai l'appartement. Rien d'anormal. J'inspirai profondément en me frottant rigoureusement la figure. Est-ce que je devenais fou ?

— Miller pense que c'est relié avec le trafic de drogue dans le nord de la ville. Rechner et Dallaire étaient sur plusieurs pistes. Ils ont dû fricoter avec des types rapides sur la gâchette, ils se sont fait prendre comme des débutants.

— Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. Miller n'était pas au courant qu'ils auraient pu avoir des ennuis à ce stade-ci de leur investigation et Rechner n'est pas né de la dernière pluie.

— Tiens, voilà le rapport. Deux balles dans la tête chacun. Tiré avec un colt calibre 22. C'est un passant qui a découvert les deux corps dans un fossé.

Nous avons poursuivi l'enquête jusqu'au milieu de la nuit. Laurent et moi étions complètement lessivés lorsque nous sommes rentrés. Aucun de mes muscles ne m'offrait la satisfaction d'oublier leurs existences. Je ne pris pas la peine de me déshabiller. Je m'allongeai sur le lit en examinant mon pistolet, puis m'étirai le bras et le déposai à son endroit habituel. Je coinçai une minuscule tige de métal de façon à découvrir si ce tiroir s'ouvrait ou non durant la nuit; histoire d'en avoir le cœur net. Si c'était moi qui hallucinais, autant le savoir illico.

Dès mon réveil, j'avisai la table de chevet. La broche n'avait pas bougé d'un iota. J'ouvris le tiroir et celle-ci dégringola se perdre dans la laine épaisse du tapis, sans que je puisse la retracer. Mon regard se posa au fond du meuble et je

restai paralysé. La sonnerie du téléphone me fit tressaillir. C'était Laurent. Je me frictionnais l'épaule.

— Miller t'a appelé ?

— Non.

— Cette fois, c'est Piquet qui est passé sous le crible de notre tueur en série. Mort identique : deux balles dans le crâne. Mais notre Robert Piquet lui a donné du fil à retordre. Contusions sur tout le corps : signe qu'il s'est débattu un bout de temps avant de se faire abattre comme un gibier.

— Même arme ?

— Oui, toujours un colt calibre 22.

Je décidai d'enlever mes habits froissés de la veille et de me glisser sous la douche, histoire de reprendre mes esprits. L'eau chaude dégoulinait sur mon visage et rampait sur ma carcasse endolorie. Cette histoire commençait sérieusement à m'aliéner. Mes douleurs musculaires s'intensifiaient comme si je passais mes nuits allongées sur une paille en fer forgé.

— Je te le dis Laurent ! Quelqu'un utilise mon flingue quand je dors. Ce matin encore, la crosse était à droite. C'est la troisième fois cette semaine, ça me rend complètement dingue tout ça !

— Ne déconne pas David. Des calibres 22, il en circule des masses ! Aucun rapport avec notre enquête.

— Je te jure Laurent, jamais dans toute ma carrière, je n'ai rangé mon putain de pistolet le canon tourné vers moi ! J'ai comme un mauvais pressentiment Laurent. Il y a un truc qui m'échappe...

— Tu es hyper tendu ces derniers temps. Peut-être que dans ton sommeil, sans t'en rendre compte, tu t'assures que ton colt est bien à sa place et tu changes sa position, c'est tout !

— Bordel de merde, c'est un non-sens Laurent ! Si justement je vérifie mon revolver en pionçant, mon inconscient va le remettre de façon à ce qu'il me protège !

— Putain Dave, qu'est-ce que tu connais de ton inconscient, soupira Laurent.

Je rentrai chez moi vers 1 heure du matin. Je m'allongeai sur le lit et décidai de ne pas ranger mon colt. Je dormirais avec mon flingue agglutiné à ma paume comme un chien qui ne veut pas quitter son os. J'allais en finir une fois pour toutes avec cette histoire qui me limait les nerfs.

La sonnerie du téléphone résonna à travers la pièce et me tira crûment d'un sommeil agité, presque fiévreux. Sans ouvrir l'œil, j'émis un son rauque dans l'appareil. La voix de Laurent retentit, bouleversé.

— Il a eu Thomas cette nuit. Un vrai carnage.

Je me redressai brusquement sur le lit en laissant tomber le combiné. Mes mains couvertes de sang cherchaient mon colt

Le nouvel appartement

Brigitte Guittard

Marc eut, en posant le dernier livre sur l'étagère, puis en penchant la tête de côté pour juger de l'effet, l'intuition qu'il était en train de faire une belle erreur. Peu à peu, cette sensation vague s'installa.

Cette impression s'amplifia, comme éclate la rumeur de la rue, extrayant le dormeur de ses brumes, quand, en reculant dans la pièce, il trébucha contre un guéridon et faillit renverser la lampe.

Et le soupçon qu'il était en train de commettre une erreur se renforça, puis explosa quand en grim pant sur l'escabeau pour accrocher les rideaux, ses genoux lui rappelèrent qu'il avait largement dépassé la soixantaine et qu'il venait d'acquérir un appartement, au cinquième étage, dans un immeuble dépourvu d'ascenseur.

Et subitement, ce qui avait fait la trame des derniers mois, l'euphorie de sillonner Paris, matin, après-midi et soir, libéré des longues années de servitude dans un laboratoire ;

toute cette frénésie consacrée à la recherche d'un appartement, les hésitations, son embarras à choisir qui n'était, en fait, que pure coquetterie : se décider trop vite aurait écourté le film qu'il se jouait à lui-même ;

tout ce qui avait tissé ses aspirations, le retour à une vie légère, dégagée, la vie bohème de son adolescence alors que la réalité -- il préfère

l'ignorer-- a fait de lui un homme défiguré, avachi, un homme qui a perdu depuis longtemps sa verdeur ;

tout ce qui avait porté son enthousiasme, qui avait aidé à trouver les mots pour convaincre sa femme et sa fille -- oui --de le suivre dans la liberté retrouvée ;

tout cela, l'appartement près de la Bastille, l'espoir d'un retour à la ferveur brouillonne de soixante-huit, les discussions entre camarades au fond des bistrot, les parties de cartes interminables ; parut, subitement, ridicule, irréel, pitoyable, et dans ce salon qui semblait rétrécir à mesure que le jour déclinait, il ressentit comme un chagrin, celui qu'il n'a jamais laissé s'exprimer, celui qu'il éprouvait enfant, devant son père et ses frères, la lancinante peine d'être né décalé, bizarre, inadapté, le chagrin de n'être qu'un rêveur, un médiocre rêveur...

Instant volé

Sylvie Barret

J'ai posé le téléphone, assommée. Il a suffi de quatre mots et rien n'a plus été comme avant. Tout était devenu différent, les couleurs, les odeurs, les bruits. Il y a eu, un avant. Un après. C'était ma mère, effondrée, et ces quatre mots : « ton père est mort ». Pourquoi maintenant ? Je savais qu'il avait décidé de partir, de lâcher, ne plus se battre. Je le savais, mais je ne pouvais imaginer le moment, le passage.

Je ne verrais plus ses yeux briller, me regarder, je n'entendrais plus le son de sa voix. J'ai gravé une dernière image de lui, vivant, présent, il me souriait.

Je suis allée rejoindre ma mère. Elle m'a dit qu'elle avait compris, la veille au soir, que c'était la fin. Elle ne m'en a pas parlé. Une colère sourde est montée de mon ventre, mes poings se sont fermés, et j'ai serré les dents.

Je suis entrée dans cette chambre d'hôpital, où ton corps gisait dans un lit blanc. C'était irréel, j'avais l'impression de vivre un cauchemar, tu allais revenir, frapper à la porte et m'embrasser, nous allions partir faire une longue balade, sur des chemins de terre pour voir le vert, le bleu et rêver la vie...

Et puis la réalité est revenue, les papiers à remplir, l'enterrement à organiser et la nouvelle à annoncer.

Aujourd'hui, j'imagine la scène, je revois ce jour froid et terne de fin d'automne... Ce matin-là, une intuition fulgurante me réveille. Je vais le retrouver, il est dans son lit, endormi. Ses cernes sont profonds, ses traits tirés. Je m'approche de lui et le touche. Il soulève difficilement les paupières et me livre ses derniers mots :

- Je vais partir, prends soin de toi et vis ta vie. Je serais à tes côtés, fier de toi.

Les larmes inondent mon visage. Je les laisse couler et filer sur mes joues. Leur sel imprègne mes lèvres. Je lui réponds :

- Je t'aime, je t'ai toujours aimé et tu resteras toujours dans mon cœur.

Ses doigts serrent les miens. L'ultime étreinte. Et puis son regard se fige, sa main se relâche. Il est parti. Les sanglots me submergent.

Je rouvre les yeux. C'est l'instant volé, l'adieu à jamais. Tu étais seul devant le grand vide, je n'ai pas pu : te dire ... tu n'as pas pu : me dire...

Je suis devant ta tombe. Le marbre gris n'a pas réchauffé mon cœur. Le cimetière est vide. Onze ans et quelques mois plus tard, je n'ai pas oublié l'absence irréparable, le silence, les doutes, et les remords. Orpheline et perdue, je me suis affairée dans mille dossiers, j'ai bâti cent projets, je me suis épuisée à vouloir t'oublier. Mais aujourd'hui, j'ai décidé de te délivrer mon message, pour enfin revivre.

J'ai mis mes pas dans les tiens pour apprendre à marcher. J'ai mis ma main dans la tienne pour ne pas tomber. J'ai mis mes yeux dans les tiens pour apprendre à regarder.

Tu m'as donné le sens de la simplicité, de l'authenticité et de l'attention aux autres, je garde ces présents et je vais reprendre ma route, fixant, au loin, l'horizon paisible.

Je quitte le souvenir de mon père, sans me retourner, portant une rose à peine éclosée, et un large sourire.

La santé par les plantes

Dominique Beck

L'année 1559 vit l'avènement du roi François II et l'arrivée en Aunis, dans le port de Rochefort, du vaisseau d'André Thevet et de de Villegagnon, revenant du Brésil. Elle fut aussi marquée par une recrudescence de la jacquerie des pitauds, révolte paysanne contre l'impôt sur le sel, sur fond de disette encore aggravée par le terrible hiver 1558. Que les rois succèdent aux rois, que les ports aient vocation à se vider et se remplir, et les manants à avoir faim, rien qui jure dans tout cela.

A Rochefort, les quais disparaissaient sous les marchandises les plus variées et les plus étonnantes. Catherine de Médicis, mère du roi, avait envoyé Thevet et de Villegagnon en Amérique du Sud afin qu'ils en rapportent des plantes pour soigner son fils le jeune François II, qui souffrait de violents maux de tête.

Parmi bien d'autres, les matelots déchargèrent deux plantes de la famille des solanacées. L'une, *solanum tuberosum*, se présentait sous la forme de boules grosses comme un oeuf, l'autre, *solanum tabacum*, avait de larges feuilles que les Indiens fumaient pour leurs propriétés magiques. C'est elle que Thevet destinait au roi. Sauf que, pour des raisons inexplicables, elle disparut du débarcadère, et il dut se rabattre sur *solanum tuberosum* et ses hypothétiques vertus.

Avant de la proposer au royal malade, le gouverneur de l'Aunis jugea prudent d'en essayer les effets sur place.

Thevet reprit la méthode de l'illustre chirurgien-barbier Ambroise Paré, qui, chargé de soigner l'infortuné Henri II, père du roi, blessé d'un coup de lance dans l'œil, avait eu l'idée d'infliger la même blessure à des condamnés, pour étudier en grandeur réelle l'évolution du mal. C'est alors que, le cobaye n'ayant pas encore été rapporté d'Amérique du Sud, les pitauds s'avérèrent fort utiles. Personne ne sait quel traitement on fit subir à ces têtes de peu de valeur, mais la plante supposée miraculeuse, dont on leur fit fumer les feuilles, causa bien des inquiétudes. Non seulement les manants au crâne aplati, défoncé ou seulement cabossé moururent, mais auparavant ils furent pris de convulsions comme s'ils avaient mangé du seigle ergoté, en proie à ce qui ressemblait au mal des ardents, sans parler de terribles hémorragies oculaires. Henri II non plus ne survécut pas au traitement de Paré, mais les conséquences furent tout autres. Une lance dans l'œil paternel propulsa François II sur le trône de France à l'âge de quinze ans, tandis que les pitauds épargnés par cette rude thérapie restèrent dans le fin fond des terres royales, à trimer et jeûner.

Les déboires rencontrés avec *solanum tuberosum* ne faisaient les affaires de personne. Le gouverneur craignait pour sa place, Thevet pour sa tête, et, à la Cour d'Amboise, Catherine de Médicis s'impatiait pendant que le jeune roi se tordait de douleur.

Thevet, à court d'idées, se rabattit sur une médication qui avait fait ses preuves dans l'Antiquité : pour soigner la douleur, les anciens Grecs fumaient des feuilles de poirier ou d'eucalyptus. Si ce dernier était assez rare en France, le climat du Val de Loire connaissait depuis longtemps la culture des Passe-Crassane et Doyenné du Comice, et l'infortuné Thevet n'eut pas de mal à se procurer la plante salvatrice. On ne sait pas si elle soulagea François II, mais au moins il avait rempli son contrat : il put retourner à ses herbiers et le gouverneur à ses ambitions.

L'usage des simples n'étant pas sa spécialité, l'inamovible Ambroise Paré soigna le roi

successivement; et à sa façon, pour otite, méningite, mastoïdite, et envisagea même la trépanation, ce qui aurait peut-être réglé le problème plus vite, mais rien n'y fit. Au milieu des plaisirs de son rang, durant sa courte vie et son règne particulièrement bref, il partagea avec son peuple, sans le savoir, la conjugaison d'un verbe qui n'épargne ni princes ni vilains : souffrir.

Solanum tuberosum, elle, resta en Aunis, avec la disette et les pitauts.

Il restait tout de même une zone d'ombre dans l'histoire. Thevet n'avait rapporté *solanum tuberosum* qu'à titre de curiosité, car elle était cultivée dans les Andes là où ni le maïs ni le quinoa ne poussaient. Les Indiens en consommaient les tubercules, boules de la taille d'un œuf. Qu'était donc devenue l'autre spécimen brésilien, *solanum tabacum* ?

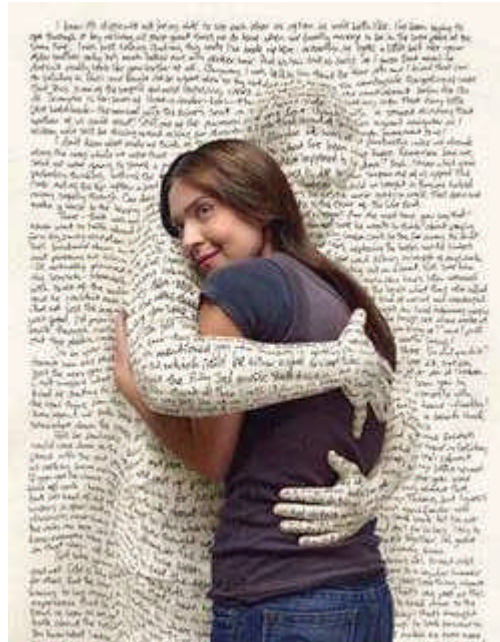
En peu de temps, même sans trépanation, otite, méningite et mastoïdite eurent raison du chétif François II, qui s'éteignit à seize ans en 1560.

Solanum tabacum n'était pas aussi disparue qu'il n'y paraissait. Elle resurgit dix ans plus tard entre les mains d'un certain Jean Nicot, plus homme de cour que découvreur, qui dans l'affaire s'avéra le plus habile, selon certains, ou le moins honnête, pour d'autres, et gagna la faveur de Catherine de Médicis avec sa plante à la reine, notre tabac. Ce n'était que le début d'une longue querelle où la plante et ses vertus psychotropes furent tour à tour encensées et diabolisées.

Solanum tuberosum, autrement dit la pomme de terre, quant à elle, garda longtemps après sa réputation d'empoisonneuse. On utilisa ses tubercules pour la seule nourriture du bétail, et il fallut un véritable travail de vulgarisation au XIXe siècle pour qu'elle arrive dans les assiettes des Français. Les habitudes alimentaires ont la peau dure...

C'est ainsi que pas plus Thevet que Nicot n'eurent l'occasion de goûter au plaisir du steak-frites. A la rigueur, ils auraient pu en griller une, mais sans café, qui lui n'était pas encore parvenu en Europe.


De nos jours, la pomme de terre est le deuxième légume au monde pour l'alimentation humaine, et les rois comme les gueux mettent de longues années à mourir de l'herbe à Nicot.




Post – publicité australienne


En savoir plus sur L'aimant littéraire


L'aimant littéraire propose diverses modalités de cours et des prestations à distance. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur déjà publié :

 **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier et de découvrir l'univers de la nouvelle. [S'inscrire](http://www.cours-ecriture.org/) : <http://www.cours-ecriture.org/>

 **L'atelier de formation** en deux ans. La première année est destinée à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La seconde année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles et à un approfondissement des techniques et procédés abordés la première année. [S'inscrire](http://www.cours-ecriture.org/) : <http://www.cours-ecriture.org/>

 **Des cours individuels par e-mail** adaptés à votre projet et à votre rythme. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org) : <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 **Un service de correction et de réécriture** vous permettra de présenter vos manuscrits aux éditeurs de votre choix. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org). <mailto:contact@cours-ecriture.org>

 Enfin, L'aimant littéraire vous guide dans le choix de vos livres. La **librairie les arts de l'écrit** a sélectionné et répertorié des ouvrages qui répondront à vos nombreuses questions. <http://www.artsdelecrit.com/>